Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 14 (1906)
Heft: 1

Artikel: Un chef Camisard à Lausanne en 1704
Autor: Cart, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-14595

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

14me année. N° 1. Janvier 1906.

REVUE
HISTORIQUE VAUDOISE

UN CHEF CAMISARD A LAUSANNE

en 1704

I

Un jour du mois d'octobre, en l'année 1702, un jeune homme, de chétive apparence, franchissait l'une des portes de la ville de Genève et se dirigeait du côté de la France. Bientôt, délaissant la route ordinaire, il se jetait dans les sentiers du Jura et traversait la montagne sans être arrêté.

Ce jeune homme, qui comptait à peine vingt et un printemps, était Jean Cavalier. Fils d'Antoine Cavalier, de Tornac, à quelques kilomètres d'Anduze, dans le département actuel du Gard, il était né le 28 novembre 1681, au Mas Roux à un kilomètre de Ribaute. Il avait été baptisé le 7 décembre dans le temple de Cardet qui, épargné dans le temps par la pioche des démolisseurs, existe tel qu'il était alors et sert encore au culte protestant.

Jean Cavalier avait quatre ans lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Grâce aux ordonnances impitoyables de Louis XIV, il fut instruit dans l'école paroissiale de Ribaute, et, à treize ans, il fit sa première communion dans l'Eglise catholique. Mais sa mère, femme pieuse et restée huguenote de cœur, l'avait conduit aux prêches du célèbre pasteur Brousson, au désert, comme on disait alors. En 1701, devenu suspect et accusé par un curé, il s'enfuit et se réfugia à Genève. Dans sa première jeunesse, Jean Cavalier avait été

valet de berger chez un nommé Lacombe, à Vézenobres, puis apprenti boulanger à Anduze. Son apprentissage était terminé en avril 1701.

C'est à Genève que Cavalier apprit l'insurrection protestante des Cévennes et qu'il reçut — comme il le disait — l'ordre de Dieu d'aller secourir ses frères. Il allait devenir l'un des principaux chefs des Camisards. Mais, pour comprendre ce que fut cette guerre étrange et en discerner les causes lointaines, il faut remonter assez haut dans l'histoire du protestantisme français.

* * *

Le clergé catholique n'avait accepté que contraint et forcé l'Edit de Nantes qui assurait la liberté du culte aux réformés. Avec une persévérance que rien ne lassa, il considéra que la « destruction de l'hérésie était sa principale affaire ». Pendant trente ans, de 1655 à 1685, les assemblées générales du clergé de France ne cessèrent de demander et d'obtenir du gouvernement de Louis XIV des mesures persécutrices qui devaient aboutir à la révocation de l'Edit de Nantes (18 octobre 1685).

Par une mesure aussi injuste qu'elle était impolitique, les églises réformées de France furent destinées à disparaître. Les pasteurs furent exilés et, parmi ceux qui demeurèrent au sein de leurs troupeaux, beaucoup furent pendus. Les temples furent démolis ; les biens des églises donnés aux hôpitaux catholiques et plus de 500,000 Français durent s'exiler pour sauvegarder la liberté de leur conscience. Les dragonnades dévastèrent les provinces protestantes, et les réformés qui ne voulurent pas accepter la « religion du roi » furent jetés par milliers dans les prisons et les bagnes. La persécution ne respecta pas même la mort et, sans respect de l'âge ou du sexe, les cadavres des réformés furent souvent jetés à la voirie. On comprend qu'un historien, catholique

cependant, ait pu écrire : « C'est une date à marquer au tableau noir des grands désastres nationaux, des déroutes humiliantes, des traités ruineux (Albert Sorel) ».

En Languedoc et dans le Vivarais, la persécution sévissait avec la plus extrême rigueur. Dans la première de ces provinces, l'intendant Bâville s'était fait une réputation bien méritée d'atroce cruauté. Un de ses plus ardents lieutenants était le fameux abbé Du Chayla, au Pont de Monvert. En juillet 1702, les protestants de ces contrées, exaspérés par les cruautés de l'abbé, assaillirent sa maison et le tuèrent. Ainsi commença la guerre des Camisards.

Quelle fut l'origine et quel était le sens du mot camisard? Le célèbre pasteur Antoine Court dit que ce mot fut employé dès le mois de décembre 1702, mais que ceux qui prirent ce nom en ignoraient le sens et que Cavalier n'en savait pas plus que les autres. L'opinion la plus commune et qui paraît la plus vraie, c'est que camisard vient de camisarde, terme qui désigne une attaque de nuit, faite par surprise et lorsque l'ennemi est encore au lit. Les expéditions des mécontents furent au commencement presque toutes nocturnes [1].

* * *

A peine de retour dans son lieu natal, Cavalier vit se grouper autour de lui une vingtaine de jeunes gens de Ribaute qui l'élurent pour chef. En novembre, il remplit pour la première fois la fonction de prédicateur près d'Aygue Vives et il excita un grand enthousiasme. Sa troupe ne tarda pas à grossir et même à recruter des partisans très capables.

Les chefs des Camisards étaient désignés par leurs camarades qui se croyaient, en ces circonstances, les organes de l'Esprit. Eux-mêmes s'imaginaient en être remplis. Rolland

[1] *Histoire des troubles des Cévennes* . T. I. pp. 188, 191.

et Cavalier furent les deux principaux chefs des Cévenols ; le premier, plus ferme, plus convaincu, plus inaccessible aux séductions, celui qui resta jusqu'au bout les armes à la main, le vrai type des Camisards, quoiqu'il ait obtenu moins de célébrité ; le second plus habile, plus aventureux, plus brillant, brave entre les braves, le héros de l'épopée guerrière [1].

Tandis que Rolland tenait la campagne dans la montagne, Cavalier la tenait dans la plaine contre les troupes royales commandées par le cruel maréchal de Montrevel. Et c'est avec des paysans sans éducation militaire, mais astreints par leur chef à une obéissance absolue, que l'ancien garçon boulanger tint en échec et battit souvent des troupes aguerries. Il serait trop long, et il n'entre pas dans notre plan de raconter ici toutes les péripéties de cette lutte vraiment héroïque. Le plus souvent la victoire favorisait les armes de Cavalier, et lorsqu'il subissait quelque échec partiel, il savait admirablement en prévenir les conséquences immédiates.

Aussi longtemps que le maréchal de Montrevel conduisit la guerre, il parut impossible de vaincre les Cévenols. Des deux côtés, les représailles étaient de nature à exciter le fanatisme, tant elles étaient cruelles. Il n'y avait pas de raison pour que cela prît fin [2]. A la cour de Versailles, on en arriva cependant à comprendre que des voies de douceur seraient plus efficaces que les moyens jusqu'ici violents et souvent atroces employés pour réduire les mécontents. Le maréchal de Villars fut donc appelé à remplacer Montrevel.

[1] G. de Félice. *Histoire des protestants de France.* 4e édition. 1861, p. 452.

[2] Cavalier eut personnellement à souffrir de la dureté du maréchal. En septembre 1703, celui-ci fit arrêter le père et le frère du chef camisard. Ce dernier, au désespoir, écrivit au maréchal une lettre de menaces. Il y fut répondu par l'envoi de 250 dragons qui rasèrent la maison de Cavalier à Ribaute. Rebâtie dans la suite, elle devint, vers 1860, la proie des flammes.

Il faut dire à ce propos qu'à cette époque, soit en 1704, on commençait à s'inquiéter sérieusement de cette guerre à Versailles. La Hollande et l'Angleterre s'étaient mises en communication avec les insurgés et promettaient de leur envoyer du secours. Si une flotte étrangère avait paru sur les côtes des provinces méridionales, elle aurait pu décider le soulèvement du Languedoc, du Vivarais, du Dauphiné, de la Guyenne ; jeter dans le cœur du royaume 50,000 combattants et porter un coup terrible à la fortune déjà si abaissée de Louis XIV [1].

* * *

Sur ces entrefaites, des revers s'étant produits, Cavalier en éprouva quelque découragement. Il en parle lui-même en ces termes :

« La perte que je venais de faire à Nages [2] était d'autant plus considérable qu'elle était irréparable puisque j'avais perdu tout d'un coup une grande quantité d'armes, toute ma munition, tout mon argent, mais surtout un corps de soldats faits au feu et à la fatigue. Le pays était désolé, l'amitié de nos amis refroidie, leurs bourses épuisées, cent bourgs et villages saccagés et brûlés, toutes les prisons pleines de protestants, la campagne déserte. Ajoutez à cela que le secours d'Angleterre depuis si longtemps promis ne venait pas et que le maréchal de Villars était arrivé dans la province avec de nouvelles troupes [3]. »

C'est dans ces circonstances que Cavalier vit venir à lui un négociateur qui n'était autre que ce Lacombe chez lequel, tout enfant, il avait été petit berger. L'intendant Bâville et un officier du nom de Lalande avaient poussé Lacombe à agir auprès de Cavalier et à l'engager à donner les

[1] G. de Félice. *Histoire des protestants de France*, p. 457.

[2] Non loin de Nîmes, dans la Vaunage.

[3] *Histoire des troubles des Cévennes*. T. II, pp. 341 42.

mains à des voies d'accommodement qu'on lui faisait offrir. Le chef camisard ne parut pas insensible aux premières propositions qui lui furent faites. Cependant il paraîtrait qu'il répondît d'abord assez fièrement que les camisards « ne mettraient jamais les armes bas qu'ont n'eût rétabli dans le pays les exercices de leur religion ». Bien loin de se décourager, le lieutenant général Lalande propose à Cavalier une conférence avec toute garantie pour sa personne. Le lundi 12 mai 1704, ces deux hommes se rencontrent au Pont d'Avènes [1]. Lalande amenait avec lui le jeune frère de Cavalier qui était depuis quelques jours dans les prisons d'Alais.

Les historiens ne sont pas d'accord sur ce qui fit le fond de la conférence. Cavalier lui-même, dans ses Mémoires, prétend qu'il demanda trois choses : 1° la liberté de conscience ; 2° la sortie des prisons et des galères de tous ceux qui y étaient détenus pour cause de religion ; 3° si la liberté de conscience était refusée, la permission de sortir du royaume. Cependant Cavalier demeura muet sur l'entretien qu'il avait eu avec Lalande et se renferma dans un silence plein de mystère.

* * *

C'est alors que le maréchal de Villars, cédant aux conseils de Bâville, décida de faire venir Cavalier auprès de lui pour conférer ensemble. Cette proposition était propre à éblouir Cavalier. Il aurait l'honneur de conférer avec un maréchal de France ! Mais les protestants, qui l'avaient soutenu jusque-là, se montrèrent très irrités contre lui. Lui-même, dans ses Mémoires, s'excuse en invoquant sa jeunesse, son peu d'expérience des affaires de cette nature, son isolement, loin de tout conseiller !

L'entrevue du maréchal avec Cavalier devait avoir lieu

[1] Non loin d'Alais.

le 16 mai 1704 dans le jardin des Récolets, aux portes de Nîmes. La veille de ce jour, Cavalier partait de Tornac avec de l'infanterie, 50 chevaux, son jeune frère, l'un des négociateurs, et Lacombe. Le lendemain, il arrivait à Nîmes où il s'entourait de toutes les précautions militaires. Le maréchal, avec Bâville et d'autres personnages, l'attendait en se promenant dans le jardin. Il reçut l'ancien garçon boulanger d'une manière fort gracieuse, ce qui ne l'empêcha pas d'en faire le portrait suivant dans une lettre au ministre de la guerre, Chamillard : « C'est un paysan du plus bas étage, qui n'a pas 22 ans et n'en paraît pas 18 ; petit et aucune mine qui impose, mais ayant une fermeté et un bon sens surprenant. Il dispose aussi bien ses troupes que des officiers bien entendus pourraient le faire ». Ce portrait ne diffère du reste pas de celui qu'en trace un historien plutôt favorable aux Camisards : « Petit, tête grosse, enfoncée dans les épaules, yeux grands et vifs, cheveux longs, blonds et abattus ; visage large et rougeâtre, air plat et de petite mine ; de l'esprit, prudent et adroit ». Cette description ne concorde guère avec la « figure agréable » qu'un troisième historien prête à Jean Cavalier. Tout cela importe peu du reste ; ce qui importe ici, c'est la constatation que fit le maréchal de Villars des talents militaires du chef des Camisards qu'il s'efforçait de gagner par des promesses.

Ces promesses que furent-elles ? Ici encore plane un certain mystère. La conférence dura deux heures. D'après les Mémoires de Cavalier, il y aurait eu des moments très vifs provoqués par des remarques blessantes de Bâville. Il semble bien que les réclamations de Cavalier, — la liberté de conscience et de culte en particulier, — ne trouvaient guère d'écho chez le maréchal qui ne répondait que d'une manière équivoque.

Les demandes de Cavalier ayant été transmises par Villars à la cour, la réponse de Versailles arriva au maréchal le 22

mai. Louis XIV accordait à Cavalier un brevet de colonel et une pension de 1200 livres ; un brevet de capitaine pour son frère Pierre, âgé de dix ans, qui lui avait servi d'aide de camp. Cavalier devait former de sa troupe de Camisards un régiment destiné à renforcer l'armée d'Espagne.

Au fond, la cour avait-elle tenu à Cavalier toutes les promesses qui lui avaient été faites ? Il ne le semble pas et Cavalier s'en plaignit. [1]

* * *

Après son entrevue avec Villars, Cavalier alla rejoindre sa troupe près de Tornac. Il informa Rolland de ce qui se passait en l'exhortant à suivre son exemple. Mais Rolland, qui ne pensait point à faire la paix pour lui-même et qui se promenait avec sa troupe dans les Cévennes, répondit fièrement à son ancien frère d'armes qu'il accusait de trahison. L'effet désastreux produit sur les autres chefs camisards et sur leurs troupes par la conduite de Cavalier, les portait à traiter ce dernier de traître et de lâche, et c'est même avec ces expressions et d'autres plus fortes encore qu'il fut apostrophé lorsqu'il se présenta devant eux. Ils ne voulaient pas entendre parler de soumission à moins d'une entière liberté de conscience, l'élargissement des prisonniers et la réédification des temples. Cavalier persistant dans ses démarches, et cherchant à entraîner sa troupe, fut même menacé d'être fusillé. Seuls, 40 Camisards lui demeurèrent fidèles. Les tentatives faites auprès des troupes de Rolland et d'un autre chef principal nommé Ravanel furent violemment repoussées. Ravanel alla même jusqu'à appeler Cavalier le vil esclave du maréchal. [2]

Louis XIV avait, paraît-il, témoigné le désir de voir Cavalier et le maréchal de Villars le fit partir pour Versailles.

[1] Confr. *La France protestante*. Article Jean Cavalier.

[2] *Histoire des troubles des Cevennes*. T. II, p.460.

Quel fut l'accueil qu'il reçut du grand roi ? Sur ce point, les historiens ne sont pas d'accord. Les uns disent que Louis XIV, en l'apercevant, lui jeta un regard dédaigneux et que, passant auprès de lui sans s'arrêter, il leva les épaules. Les autres affirment que Cavalier eut un entretien avec le roi auprès duquel il osa justifier la révolte des Camisards. Le roi l'aurait même, — mais bien inutilement, — exhorté à se convertir à la religion catholique. Il aurait eu également un long entretien avec le ministre de la guerre Chamillard, qui l'aurait pressé d'adopter la religion du roi, tout en lui faisant force promesses d'argent et d'hommes pour son régiment. De guerre lasse, Chamillard aurait congédié Cavalier en le traitant « d'obstiné huguenot ». [1]

A Paris, une foule avide de voir Cavalier, se pressait dans les rues qu'il parcourait à cheval. Ce triomphe populaire, qui indignait le noble duc de St-Simon, ne devait être pourtant que passager et sans résultat heureux pour celui qui en était le héros.

Les puissances alliées, savoir l'Angleterre et la Hollande, qui pensaient sérieusement à secourir les Camisards, apprirent naturellement avec chagrin la défection de Cavalier. Néanmoins, elles encourageaient les autres chefs à demeurer fermes jusqu'au rétablissement de l'Edit de Nantes. Il était cependant évident que les affaires des Camisards dépérissaient de plus en plus. Chaque jour quelqu'un d'entre eux suivait l'exemple du chef et faisait sa soumission [2]. Il était décidément trop tard pour que le projet des puissances alliées, de faire pénétrer 50,000 hommes dans les Cévennes, pût se réaliser. [3]

[1] Ch. Weiss. *Histoire des réfugiés protestants de France.* T. I, p. 225. T. II, p. 318. G. de Félice *Histoire des protestants de France*, p. 457.

[2] *Histoire des troubles des Cévennes.* T. III, p 3.

[3] Ch. Weiss. *Histoire des réfugiés protestants de France.* T. II, p. 48.

* * *

Le 11 juin 1704, Cavalier rentrait à Nîmes, et onze jours plus tard le maréchal de Villars le faisait conduire à Lyon par un aide-major avec 50 dragons et 50 fantassins. Il quittait ainsi la province, approuvé des uns, fort blâmé des autres, mais au grand contentement de la cour. Villars lui remit 50 louis. Partout, sur leur route, Cavalier et sa troupe furent bien traités. Ils s'arrêtèrent à Mâcon. C'est de là, paraît-il, que lui-même se rendit à Versailles et eut avec le roi et Chamillard l'entrevue que nous avons racontée plus haut, en devançant légèrement les temps. De Mâcon, il devait être conduit à Neu-Brisach, ville fondée en 1690 par Louis XIV et située à 15 kilomètres S.-E. de Colmar [1]. Depuis quelque temps, il craignait qu'on ne lui jouât un mauvais tour et il formait le dessein de se tirer des mains de ses gardes le plus tôt qu'il pourrait. Il en trouva l'occasion à Ornans, village à trois lieues de Montbéliard. Là, il assembla ses gens secrètement et de nuit ; il leur fit part de ses soupçons, de ses craintes et de son désir de sortir du royaume. Ils applaudirent à tout, et, d'un commun accord, ils prirent la résolution de le suivre. Ensemble, ils désertèrent, traversèrent le Montbéliard, se jetèrent dans le Porrentruy, terres de l'évêché de Bâle, et prirent le chemin de Lausanne où ils arrivèrent vers la fin du mois d'août 1704. [2]

Après le départ de Cavalier, Rolland aurait voulu continuer la lutte, mais un traître le vendit pour 100 louis à l'intendant Bâville et il succomba après une résistance désespérée.

[1] D'après une lettre du duc de la Feuillade, gouverneur du Dauphiné, transmise au gouvernement bernois par l'ambassadeur français, Cavalier, étant entré avec une partie de ses gens au service du roi de France, c'était en raison de ce service qu'il était conduit à Neu-Brisach.

[2] *Histoire des troubles des Cévennes*. T. III, pp. 7-11.

Ravanel ayant été battu, les autres chefs perdirent courage et, désespérés, ils voulurent profiter de l'armistice que Villars leur offrait. On leur donna des passeports pour sortir du royaume et on les fit conduire aux dépens du roi et sous escorte jusqu'à Genève, dont les habitants remarquèrent avec surprise que la figure des chefs camisards ne répondait point à leur réputation. Le marquis d'Arzelier, résident d'Angleterre à Genève, écrit à ce propos : « Je les ai vus tous, excepté Cavalier ; ce sont des gens sans lettres, de peu de mine pour la plupart, ensorte que j'ai de la peine à concevoir comment ils ont pu résister et se maintenir si longtemps ; d'autant plus qu'ils m'ont tous protesté n'avoir reçu aucun secours étranger, pas même en argent. Ce sont ces gens-là qui ont fait tête pendant plus de deux ans à 20,000 hommes de troupes réglées et à plus de 40,000 bourgeois armés et qui ont traité avec un maréchal de France [1] ». Quant à ce dernier, il se hâta d'écrire à la cour sa joie de l'issue de la guerre (octobre 1704).

(A suivre). J. Cart.

[1] *Histoire des troubles des Cévennes.* T. III, pp. 98-99.